

**Le Bulletin de la  
Conférence Libre**

**Sous a abe**

**du Jeune  
Barreau de Liège**

[www.cljb.be](http://www.cljb.be)

**SPECIAL RENTREE  
5 novembre 2004**

---

**Discours de l'Orateur**

---

**Revue :  
Photos et commentaires**

---

Pour encore mieux vous servir,

**Vivre Contemporain**

ouvre un espace de **plus de 300 m<sup>2</sup>**

dédié à ***l'art de la table  
et de la décoration***

# La table etc...

***Sans doute le plus bel espace cadeau de votre région ...***

Alessi • Villeroy & Boch • Sambonet • Cristel • Egizia  
Innova • Blomus • Leonardo • Illy • Peugeot • Samsonite  
JARS • Vipp • Rexite • Vice Versa • Henry Dean • Tierra  
LSA • Zack • Asa • Fos • Philippe Deshoulières

***La table etc ...***

Route de Liège, 7/a  
(Route du Condroz)  
4550 Nandrin

Tél: 04 372 15 72

Fax: 04 372 15 63

A côté de Vivre Contemporain  
(même parking)

**[www.latable-etc.be](http://www.latable-etc.be)**

ouverture de 10h à 18h30  
fermé le mardi

● ● ● ***ouvert le dimanche***

# Sommaire

- p. 1 Editorial
- p. 3 Discours de rentrée  
*(N.B. : La réplique de Monsieur le Bâtonnier a été publiée dans le bulletin de l'ordre du mois de janvier n° 11)*
- p. 19 Remise de prix
- p. 21 Recession
- p. 23 Les victoires de la justice
- p. 25 Revue

# Sous la Robe

Bulletin trimestriel

Rédacteur en chef :  
France Lausier

Collaborateurs :  
Eric Therer,  
Lumina Carmona Garcia,  
Sophie Debelle

Merci à :  
Eric Lemmens,  
Raphaël Perin,  
Jean-François Defourny

Editeur responsable :  
Raphaël Davin  
66 rue du Palais, 4000 Liège

Mise en page et impression :  
IMPRIMERIE MASSOZ  
44 rue du Parc, 4432 Alleur  
Tél: 04/ 247 00 00  
Fax: 04/ 247 01 58  
massoz@massoz.be

# Editorial

Chers Confrères,  
Chers Amis,

Nous voici à mi-parcours de l'année judiciaire.

La rentrée 2004 est encore dans toutes les mémoires.

Suite à de nombreuses sollicitations, nous publions sous ces lignes le discours de l'orateur de rentrée.

Le rideau est tombé et les murmures de la revue ont laissé place à d'excellents souvenirs, tant pour les yeux et les oreilles que pour... la bouche ! (une fois n'est pas coutume).

Les nombreux participants qui ont assisté à la revue 2004 pourront désormais visionner les temps forts de cette soirée et ceux qui n'ont pas eu la chance d'y assister pourront se consoler en faisant l'acquisition du DVD de la revue qui vous est présenté dans ce bulletin.

Sur un autre registre, la Commission a été heureuse de pouvoir constater le succès du premier Carrefour des Stagiaires organisé en janvier 2005.

Les stagiaires ont répondu à l'appel et nous les remercions. Nous espérons les voir encore plus nombreux l'an prochain.

Le climat hivernal et les paysages blancs de nos campagnes rappellent encore aux privilégiés qui étaient du voyage, les récents sports d'hiver de Méribel Mottaret durant les congés de carnaval, avec au programme soleil, neige et Génépi.

Je tiens tout spécialement à adresser mes remerciements les plus chaleureux à Maître Léon LEDUC qui a assuré de manière magistrale l'organisation de ces vacances très réussies.

Un regard maintenant sur les nombreuses activités qui sont prévues d'ici la fin de l'année.

Vous attendent encore dans le désordre, outre les activités traditionnelles du Jeune Barreau, un colloque organisé en collaboration avec l'Ordre des avocats du Barreau de Liège sur le thème des honoraires et du devoir de conseil, un voyage à Eurodisney, une dégustation de vins, une pièce de théâtre, un opéra, et l'exposition des œuvres des confrères.

Nous espérons vous voir très nombreux participer à ces activités.

La Commission compte poursuivre au cours de ce deuxième semestre la rationalisation de la gestion de la Conférence et la maîtrise des coûts. A cet effet, elle doit malheureusement constater un phénomène aussi embarrassant que préoccupant. En effet, les comptes de nombreuses activités ne peuvent être clôturés définitivement en raison de nombreuses participations impayées malgré de nombreux rappels.

La Commission se penchera pendant les prochaines semaines sur ce problème afin de le solutionner de la manière la plus adéquate, de garantir au mieux l'indépendance financière du Jeune Barreau et d'assurer une qualité optimale aux manifestations qui vous sont proposées.

Au nom de toute la Commission, je vous souhaite une excellente lecture.

**Raphaël DAVIN,**  
**Président**

## Vos idées sont les bienvenues !



Par courrier ou par mail au  
secrétariat du Jeune Barreau  
ou à l'adresse mail :  
[f.lausier@marcourt-collins.be](mailto:f.lausier@marcourt-collins.be)

## Agenda

**14 mars 2005**

Dégustation de vins à 20 heures,  
à l'Auberge Simonon

**22 mars 2005**

Conférence de Midi  
« Avocat – Salarié : Deux termes  
qui hurlent d'être accouplés ? »

**23 mars 2005**

Théâtre de la Place,  
« La Ballade de Betty Blues »

**Avril 2005**

Conférence de midi  
Sujet : les nouvelles compétences  
des juridictions sociales

**16 avril 2005**

Tournoi de tennis

**23 avril 2005**

Journée portes ouvertes au Palais

**23 avril 2005**

Tournoi de mini-foot

**30 avril 2005**

Expo des œuvres de nos Confrères chez A.-P. LEXHAY

**Mai 2005**

Conférence de midi  
Sujet : le Bureau d'Aide Juridique

**13, 14 et 15 mai 2005**

Voyage à EURODISNEY

**20 mai 2005**

Colloque en collaboration avec la Commission  
de déontologie et la Commission des honoraires  
Sujet : les honoraires

**21 mai 2005**

Activité stagiaires de 1<sup>re</sup> année  
Durbuy Aventures

**3 juin 2005**

Colloque en collaboration  
avec la Commission des libertés

**25 juin 2005**

jogging !

# Discours prononcé par Maître France Lausier lors de la rentrée solennelle du 5 novembre 2004 : « La Mécanique du Doute »

*Le serpent était le plus rusé de tous les animaux des champs qu'avait fait Iahvé Elohim. Il dit à la femme : « Est-ce que vraiment Elohim a dit : Vous ne mangerez d'aucun arbre du jardin ? ». La femme dit au serpent : « Du fruit des arbres du jardin, nous pouvons manger, mais du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin », Elohim a dit : « Vous n'en mangerez pas et n'y toucherez pas, de peur que vous ne mouriez ».*

*Le serpent dit à la femme : « Vous n'en mourrez pas, mais Elohim sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux se dessilleront et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal ».*

On connaît la suite : le fruit de l'arbre de la connaissance fut mangé... et ni l'homme ni la femme ne moururent. Le serpent avait raison. Mais de terribles condamnations s'abattirent sur eux trois : l'un marcherait à jamais sur son ventre, le second se nourrirait tous les jours à la sueur de son visage ; quant à la troisième, elle enfanterait dans la douleur et serait dominée par son mari.

Après un tel déchaînement de colère, Iahvé Elohim revint à plus de pragmatisme et dit :

*« Voici que l'homme est devenu comme l'un de nous, grâce à la science du bien et du mal ! Maintenant, il faut éviter qu'il*

*étende sa main, prenne aussi de l'arbre de vie, en mange et vive à jamais. »*

La curiosité !... N'est-elle qu'un vilain défaut, comme cette histoire veut nous le faire croire ? Serait-on vraiment plus heureux sans cette petite flamme qui aiguillonne nos esprits ?

Suivant la fable – notons-le bien – la malédiction d'Adam et Eve n'est pas la conséquence directe de leurs actes, mais seulement la punition infligée par une divinité ombrageuse, jalouse de son éternité.

Non, ce n'est pas protéger l'homme de lui-même que de l'inviter à résister à cette soif de connaissance qui est en lui depuis l'origine... C'est lui couper les ailes.

Les interrogations humaines sont au contraire, à mes yeux, autant d'invitations à de merveilleux voyages.

C'est donc à un voyage que je commencerai par vous convier aujourd'hui. Pas un voyage ordinaire, non,... un voyage comme vous n'en avez encore jamais fait : un voyage dans l'espace !

Vous qui êtes féru d'astrophysique, vous avez la chance d'être choisi pour exécuter une mission spatiale des plus palpitantes. Pour la mener à bien, vous vous voyez confier un vaisseau flambant neuf, capable de parcourir la voie lactée en un temps record. Objectif de la mission : observer le trou noir repéré au centre de notre galaxie.

Le passionné que vous êtes n'ignore évidemment pas qu'un



trou noir exerce une force d'attraction telle, qu'en s'en approchant trop près, n'importe quel objet est littéralement happé et aussitôt désintégré.

Heureusement, il y a près de nonante ans qu'ont été formulées les équations permettant de localiser la limite au-delà de laquelle on est ainsi aspiré. Ces équations existaient d'ailleurs bien avant que l'on ait pu conclure à l'existence des trous noirs. Ceux-ci n'étaient alors que le fruit purement théorique des cogitations de quelques matheux hors normes.

Bref, ces équations – pour vous devenues vitales – sont bien maîtrisées des physiciens du XXI<sup>e</sup> siècle. La préparation de votre périple spatial a été confiée aux savants les plus compétents et vous pouvez vous sentir rassuré : dans la mesure où vous suivrez scrupuleusement la feuille de route qu'ils vous ont concoctée, en six jours, votre mission sera bouclée sans aucun incident.

... Et vous voilà parti !

En 24 heures à votre montre, vous parcourez la demi-galaxie qui vous sépare du trou noir.

Le deuxième jour est le « Jour J » : celui des manœuvres d'approche. Prudemment, vous faites descendre votre vaisseau

aux abords du trou noir, puis le stabilisez au-dessus de la fameuse zone de non-retour.

Ensuite, pendant trois jours, à l'aide d'instruments hautement sophistiqués, vous procédez minutieusement à la collecte des informations tant attendues sur Terre.

Tout se déroule à merveille.

Le sixième jour, vous mettez le cap sur notre bonne vieille Terre. Vingt-quatre heures plus tard, votre appareil se pose sur la base aérospatiale d'où vous aviez décollé quelque cent cinquante heures auparavant. Vous ouvrez la porte et, là, ... stupéfaction totale ! : une seule personne est là pour vous accueillir, ... qui s'avère, pour comble, n'être qu'un fonctionnaire de troisième rang.

Votre déception est palpable !

Vous remarquez d'emblée que la coiffure et l'habillement de ce monsieur sont d'un goût douteux. Vous avez également beaucoup de mal à le comprendre, bien que, manifestement, il parle la même langue que vous...

Peu à peu, en le regardant, en l'écoutant, en parcourant des yeux le paysage qui vous entoure, ... vous commencez à comprendre : sur terre, depuis votre départ, plus de 200 ans se sont écoulés !

Autant dire que, depuis lors, les scientifiques ont tout élucidé des mystères des trous noirs et que vos clichés et autres mesures sont franchement obsolètes. Bref, votre expérience n'intéresse plus personne...

Vous vous dites peut-être que la scène que je viens de vous narrer ressemble aux dix premières minutes d'une sous-production hollywoodienne de science-fiction, comme on a en déjà vu des dizaines... Un scénario aussi éculé qu'in vraisemblable...

Et pourtant, hormis votre penchant pour l'astrophysique et les performances techniques de votre vaisseau spatial – qui étaient purement imaginaires – la science nous enseigne que ce récit est parfaitement plausible.

Nul scientifique ne conteste qu'aux abords d'un trou noir, juste au-dessus de cette limite « d'irrésistible attraction » – qui porte en fait le nom très poétique « d'horizon » du trou noir –, le temps peut s'écouler 1.000, 10.000, voire 100.000 fois moins vite que sur Terre !

Il s'agit seulement là d'une application de la théorie de la relativité générale d'Einstein sur « la courbure de l'espace-temps », formulée en 1916.

Onze ans auparavant, en 1905, Albert Einstein, alors pratiquement inconnu, avait publié un article révolutionnaire affirmant le caractère relatif de l'espace et du temps !... Ce temps qui semblait, jusque-là, s'écouler avec une inexorable régularité, indépendamment de tout autre paramètre quelconque, ... le temps absolu !

Impossible de ne pas dire, ici, quelques mots de la réflexion qui a conduit Einstein à énoncer cette célèbre théorie, dite de la « relativité restreinte ».



Tout est parti d'une question qui le taraudait depuis l'âge de 16 ans : « Que verrait-on si l'on était propulsé, à la vitesse de la lumière, en même temps et dans la même direction qu'un faisceau lumineux ? »

Dix ans plus tard, il trouvait la réponse : on ne verrait rien du tout, ou plutôt : rien d'autre que toujours le même faisceau lumineux. Car – aussi paradoxal que cela puisse paraître –, même en atteignant la vitesse de 300.000 kilomètres par seconde, c'est-à-dire la vitesse de la lumière, on ne parviendrait pas encore à aller aussi vite qu'elle ! Elle nous distancerait toujours... et toujours à la même vitesse !

Voyons les choses sous un autre angle : Imaginons que vous ne compreniez rien à tout ce que je suis en train de vous raconter et que vous commenciez à me lancer des tomates. Les tomates arriveraient sur moi à une vitesse de 50 km/heure, m'incitant à fuir dans la même direction, à une vitesse – disons – de 20 km/heure. Grâce à la vitesse de ma course, les tomates ne gagneraient sur moi qu'à une vitesse de 30 km/heure.

Et bien, cette loi d'addition des vitesses n'est pas transposable à la lumière. Si je dirige sur vous une lampe-torche et que je l'allume, à supposer même que vous puissiez vous enfuir à une vitesse de 150.000 km par seconde (soit la moitié de la vitesse de la lumière), la vitesse à laquelle le faisceau lumineux vous rattraperait ne s'en trouverait pas diminuée de moitié pour autant.

La lumière continuera toujours de nous pourchasser à 300.000 km par seconde, quelle que soit notre propre vitesse !

Conclusion : toutes les vitesses sont relatives à l'observateur, exceptée la vitesse de la lumière qui, elle, reste une constante uni-

verselle. Voilà le fondement essentiel des théories d'Einstein. La relativité de l'espace et du temps ne fait qu'en découler.

Et le trou noir, me direz-vous ?

Un trou noir est le stade ultime de l'évolution d'une étoile dont le cœur, d'au moins trois fois la masse du Soleil, subit un effondrement gravitationnel aboutissant à en réduire le volume à l'extrême. Absorbant toute particule de matière qui atteint son horizon, le trou noir a vocation à accroître sa masse jusqu'à des proportions inouïes. Pour que vous puissiez établir une comparaison, sachez que le trou noir dont on présume l'existence au centre de notre galaxie – où je vous ai fictivement envoyé en expédition, il y a quelques minutes – serait presque trois millions de fois plus massif que le Soleil. En raison de cette masse gigantesque, il exerce une force gravitationnelle extraordinairement élevée.

Or, la gravité est mathématiquement assimilable à un mouvement accéléré, et, en vertu de la théorie de la relativité restreinte d'Einstein, tout mouvement implique une distorsion de l'espace et du temps. Toute modification de la gravité influe donc sur l'écoulement du temps. Plus la gravité est forte, moins le temps passe vite ; il est, dit-on, « écrasé ».

A l'échelle astronomique de mon exemple du trou noir, les chiffres sont évidemment impressionnants, mais ces effets de distorsion de l'espace et du temps s'avèrent tellement minimes à l'échelle de notre vie de tous les jours qu'ils sont indécélables par nos sens.

Et pourtant, ces effets existent bel et bien.

Ainsi, il est scientifiquement établi que, si vous vivez au sommet d'un building, vous vieillissez un peu

plus rapidement qu'une personne habitant un bungalow... le décalage est d'à peine une fraction de seconde sur une vie humaine, mais il existe !... Incroyable, non ?

Si nous abordons maintenant les effets du mouvement, non plus sur le temps mais sur l'espace, les illustrations de la théorie relativiste d'Einstein sont tout aussi stupéfiantes.

Vous êtes sûrement déjà convaincus que, pour garder la ligne, rien ne vaut un peu d'exercice physique. Sans doute, n'oubliez pas à quel point cela est vrai. Lorsque vous courez, votre seul mouvement entraîne une contraction de l'épaisseur de votre corps... vous êtes donc plus mince !

Attention ! En dehors du caractère infinitésimal et donc imperceptible de cet amincissement (ce qui, je le concède, en réduit considérablement l'intérêt), deux petites imperfections doivent être signalées. D'une part, la contraction de votre corps ne se fait que dans le sens de votre mouvement et donc, votre amincissement ne s'observe que de profil). D'autre part, vous ne devez jamais vous arrêter de courir, sous peine d'être immédiatement « rattrapé » par vos mensurations initiales. (Cours, Forrest, cours !)

Vous pensez peut-être que je n'exprime pas les choses avec suffisamment de précision et qu'au lieu d'affirmer qu'un objet en mouvement est plus court que lorsqu'il est au repos, je devrais dire, plus prudemment, qu'on a l'impression qu'il est plus court... Détrompez-vous ! Ce phénomène ne s'apparente nullement à une illusion d'optique.

Ainsi, il y a déjà un siècle, volait en éclats l'idée d'un espace et d'un temps absolus, sur laquelle est pourtant construite, encore aujourd'hui, notre représentation intuitive du réel.

Et je ne vous ai pas encore parlé de la fameuse loi d'équivalence énergie-matière (la célèbre équation  $E = M c^2$ ) en vertu de laquelle la matière – archétype du solide, du permanent, donc de l'inerte – peut se convertir en énergie.

Personne, jusque-là, n'imaginait remettre en question cette distinction fondamentale de la physique classique entre énergie et matière, la première pouvant agir sur la seconde, mais les deux ne pouvant en aucun cas se confondre.

Einstein a amené ses contemporains à devoir considérer la matière comme une sorte d'énergie gelée... mais aussi à considérer l'énergie comme pouvant générer, par elle-même, de la matière.

Illustrons par un exemple : si, dans un accélérateur de particules, on fait s'entrechoquer à grande vitesse deux protons (c'est-à-dire des particules de matière), on constate que des nouvelles particules de matière naissent de la collision, alors que nos deux protons sont restés presque intacts. En ramenant cet exemple à notre échelle humaine, c'est un peu comme si deux voitures se percutaient, sans perdre la moindre pièce, mais en donnant en revanche naissance à une trottinette.

Que de bouleversements conceptuels pour nos aïeux, en une dizaine d'années !

Bien sûr, peu d'entre eux ont été capables de l'effort d'abstraction nécessaire à une véritable compréhension de ces nouvelles théories.

Pour être franche, moi-même qui vous parle, suis convaincue de ne pas les avoir assimilées en profondeur, et, pourtant, ce n'est pas faute d'avoir bouquiné sur le sujet.

Voilà le tour pendable que nous jouait la science, il y a bientôt un siècle !

Quelle découverte, quel progrès dans notre compréhension de l'univers ! Mais en même temps quelle amertume de penser que nos sens, nos perceptions quotidiennes, nos concepts les plus familiers, constituent autant de freins à cette compréhension !

Au sortir de ce siècle d'or pour la science que fut le XIX<sup>e</sup>, la remise en question était de taille.

Forts des immenses progrès scientifiques déjà réalisés, plusieurs penseurs des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> avaient cru l'humanité proche de la connaissance absolue. La science – ils en étaient sûrs – allait mettre à nu les rouages les plus subtils de l'univers et, du même coup, reléguer aux oubliettes les croyances aveugles dans lesquelles l'homme avait, de tout temps, cherché à étouffer ses angoisses métaphysiques.

Pierre Simon de Laplace fait partie de cette génération de penseurs. On connaît sa célèbre phrase : *« Pour une intelligence qui embrasserait, dans une même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome, rien ne serait incertain et l'avenir, comme le présent, seraient évidents à ses yeux ».*

Et à Napoléon qui lui demandait pourquoi il ne mentionnait pas « le Grand Architecte » dans son « Traité de Mécanique Céleste », Laplace aurait répondu : *« Sire, je n'ai pas eu besoin de l'hypothèse de Dieu ».*

Sans aller jusqu'à affirmer que les grands esprits de cette époque concevaient la science comme déniaient toute légitimité possible à la religion, on peut dire qu'ils ont, en tout cas, établi un cloisonnement entre ces deux domaines de la pensée. En résumé, la science devait se préoccuper du « comment », tandis que la religion se cantonnerait au « pourquoi ».

Mais remontons encore plus loin dans le passé.

Comme le résume fort bien Jean Guilton dans l'introduction de ses entretiens avec les frères Bogdanov « Dieu et la Science », *« la question fondamentale à laquelle s'est toujours heurté l'animal pensant depuis l'origine est celle du sens de la vie et de la mort. Et pour éclairer sa voie dans les ténèbres, pour s'adapter à la mort, cet animal si bien adapté à la vie n'a que deux lumières : l'une s'appelle la religion, l'autre se nomme la science ».*

Mais ces deux « lumières » n'ont pas toujours fait l'objet d'un cloisonnement aussi net qu'il ne l'est devenu au XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècles. Leurs chemins ont fait bien plus que se croiser ; ils se sont mutuellement influencés, comme par l'effet d'une force magnétique les faisant progresser en une alternance de jeux d'attraction et de répulsion.

Il est intéressant d'analyser, au fil de l'histoire, la nature mais surtout les conséquences de ces innombrables interférences, tantôt bénéfiques, tantôt destructrices.

Lorsque l'on évoque les influences négatives, viennent immédiatement à l'esprit les terribles procès de l'Inquisition contre Galilée ou Giordano Bruno, tous deux ayant eu, à peu près à la même époque – mais chacun à sa manière –, la téméraire idée de se faire l'écho de la théorie copernicienne de l'héliocentrisme.

Bruno, à l'origine homme d'église – même s'il fut assez rapidement exclu de son ordre – sans doute davantage philosophe que scientifique, s'appuya sur la pensée de Copernic pour échafauder une cosmologie fondée sur l'infinité du monde, son unicité et son mouvement, soit une vision totalement



opposée à la doctrine de l'Église inspirée de la théorie aristotélicienne d'un univers fini et divisé. Tout au long de son procès – et après huit ans d'emprisonnement –, il refusa obstinément de se rétracter, fut condamné pour hérésie et brûlé vif en l'an 1600.

Le cas de Galilée est sans doute encore plus connu. Lui, s'attacha avant tout à apporter une véritable démonstration scientifique à la thèse copernicienne – jusque-là partiellement intuitive –. Ce n'est d'ailleurs qu'en réaction aux travaux de Galilée, en 1616, soit 73 ans après la mort de Copernic et 16 après l'exécution de Bruno, que l'Église condamna officiellement la théorie héliocentrique, qualifiée d'hérétique en raison de sa contradiction avec les Saintes Écritures. Malgré cette condamnation, Galilée ne put s'empêcher de signer de nouvelles publications relatives à cette question et, en dépit de tous les stratagèmes dont il usa pour tenter de déguiser son intime conviction, il fut traduit devant le Saint-siège en 1632.

Tout le monde connaît sa célèbre abjuration ! Galilée ne cultivait sans doute pas une conception aussi absolutiste du courage que Bruno. Si vous voulez bien me pardonner un bref anachronisme, il aurait plutôt rejoint le point de vue de Brassens... « Mourir pour des idées, d'accord, mais de mort lente ».

Certes, l'Histoire nous donne, là, deux belles illustrations de l'influence néfaste qu'a pu exercer la religion sur l'essor du mouvement scientifique.

Pourtant, Bruno et Galilée, n'affirmaient-ils pas être de fervents chrétiens ? Bien sûr, il plane un léger doute quant à l'authenticité de leur foi : leur intérêt à se conformer au langage politiquement correct de l'époque n'était-il pas tout simplement... vital ?



Qu'à cela ne tienne, prenons d'autres hommes de science pour exemple : Descartes, Pascal, Leibniz, Newton,... tous croyants.

A aucun moment, ils n'ont éprouvé le besoin de s'abstraire de leurs sentiments religieux pour se consacrer à la recherche scientifique. Bien au contraire, c'est dans leur foi en Dieu qu'ils ont puisé l'inspiration de leurs travaux. C'est parce que la Nature créée par Dieu ne pouvait reposer que sur des fondements parfaitement rationnels, qu'il leur paraissait sensé – et louable ! – d'essayer d'en découvrir les mécanismes.

Pour tous ces savants, la religion, loin d'être un frein, fut au contraire un moteur, ou, si vous préférez, un carburant.

Nombreux sont les philosophes des sciences qui ont vu, d'ailleurs, dans ce phénomène, la principale raison du développement de la science au cœur de la société occidentale. Reprenant cette analyse, le physicien Trinh Xuan Thuan compare la société européenne médiévale et celle de l'Empire chinois, à la même époque, pour conclure que la science n'aurait pu se développer de la même manière en Orient.

Même si la Chine était technologiquement en avance sur l'Occident,

dans bien des domaines, la conception qu'avaient les chinois de la Nature ne les conduisait pas à supposer l'existence de principes intangibles qui la gouverneraient. Pour eux – en particulier les taoïstes –, le monde naturel ne résultait pas de l'acte d'un Dieu créateur et dispensateur de lois, mais de l'action réciproque et dynamique de deux forces polaires : le Yin et le Yang. De plus, dans leur conception holistique de la Nature, celle-ci constituait un tout harmonieux dépassant la somme de toutes les parties individuelles qui la composent. Ils n'étaient dès lors guère enclins à étudier séparément chacune de ces composantes, indépendamment les unes des autres, à l'inverse de la voie suivie par les penseurs européens après la Renaissance, voie résolument tracée par Descartes.

Le monothéisme chrétien occidental a donc été le terreau théologique hors duquel le mouvement scientifique n'aurait pu prendre racine. Et, dans cette germination, c'est vraisemblablement la Réforme qui a tenu le rôle de la « petite graine ». Révolution culturelle avant la lettre, la Réforme portait en elle l'indépendance de l'esprit, en ce qu'elle autorisait tout individu à lire et

comprendre la Bible. Pour Luther, chacun devait être à soi-même son propre prêtre. Ce rejet de l'argument d'autorité laissait la voie libre à la recherche.

C'est au XVIII<sup>e</sup> siècle, que l'imbrication entre science et religion s'est progressivement estompée, jusqu'à ce que, finalement, l'étanchéité de ces deux champs d'investigation de la pensée humaine s'impose dans une sorte de consensus du monde intellectuel. Une fois la méthode scientifique devenue expérimentale et inductive, la référence à Dieu cessait d'être première.

Cela ne veut pas dire pour autant que les savants du 18<sup>e</sup> avaient tous versé dans l'athéisme. Contrairement à une idée reçue, la plupart d'entre eux étaient déistes. Seule une minorité de vedettes était déjà athée, tels Helvétius, d'Holbach ou Diderot, un jour sur deux.

C'est ainsi que la science a poursuivi sa route jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle : en roue libre, officiellement affranchie de ses sources d'inspiration originelles.

Mais les cent dernières années n'ont-elles pas à nouveau changé la donne ?

La physique moderne et la biochimie moléculaire n'ont-elles pas, par les réflexions qu'elles suscitent, fait sortir la science de son « pré carré » qu'est le domaine du sensible et de l'expérience ?

En tout cas, les partisans de l'idée d'un être supérieur ou, plus généralement, d'un principe transcendant qui serait à l'origine du monde et le gouvernerait, voient dans les avancées scientifiques du XX<sup>e</sup> siècle, sinon des preuves, à tout le moins des indices, du bien-fondé de leur croyance.

Cette croyance peut prendre la forme d'une philosophie déiste

ou celle, plus radicale, d'une religion révélée. Les religions monothéistes les plus communément répandues dans notre culture occidentale, celles qui sont dites « du livre », reposent toutes sur ce principe de transcendance.

D'où venons-nous ? Voilà une question qui tourmente l'humanité depuis la nuit des temps, mais dont la science n'a été en mesure de s'emparer qu'assez récemment.

Bon nombre de civilisations y ont répondu par l'intervention d'un ou plusieurs dieux créateurs de l'univers. Même en l'absence de référence directe à une religion, l'homme a souvent eu du mal à concevoir un univers qui n'aurait pas de début

Et c'est finalement à cette intuition première des hommes qu'il doit y avoir un point de départ à l'univers, que la science a semblé donner provisoirement raison.

Dans les années vingt, l'existence de galaxies extérieures à la voie lactée a été établie par Edwin Hubble. Observant le spectre lumineux émanant de ces galaxies, il a constaté qu'elles sont en mouvement et, plus précisément, qu'elles s'éloignent constamment les unes des autres à une vitesse proportionnelle à leur distance.

Il s'en déduit, non seulement, qu'elles étaient plus proches les unes des autres auparavant, mais aussi, qu'en mesurant la distance qui les sépare à un certain intervalle de temps, on peut préciser leur vitesse et, in fine, leur position à un moment déterminé du passé.

Il devient alors possible, en renversant l'équation de Hubble, d'affirmer que tout l'univers a été, à un instant donné, contenu en un seul point de l'espace. On peut également dater ce moment et donc, en d'autres mots, déterminer l'âge de

notre univers ! Il aurait environ 15 milliards d'années.

La théorie connue aujourd'hui sous le nom de « Big Bang », selon laquelle l'expansion de l'univers s'explique par une grande explosion primordiale, s'inscrit dans le prolongement des travaux de Hubble et n'en est qu'une sorte de parachèvement. C'est un belge, le Chanoine Lemaître, qui l'a formulée pour la première fois, en 1931. Elle a ensuite été affinée par Gamow en 1948.

Mais si je me contente, pour le moment, de citer cette théorie pour mémoire, c'est que, pour mon propos, l'essentiel ne réside pas tant dans cette explosion primordiale, mais bien dans la déduction qu'il y aurait un temps zéro !

Car il ne s'agit pas là d'une déduction parmi d'autres... C'est la porte ouverte sur un enchaînement de questions dont le seul énoncé suffit à donner le vertige :

Si « temps zéro » signifie le début de tout, doit-on conclure qu'il n'y avait vraiment rien avant le temps zéro ?... Ni énergie, ni matière, ni espace, ... ni temps ?

Mais alors, qu'est-ce qui a fait que l'univers a surgi du néant ?

Comment « quelque chose » a-t-il pu naître de « rien » ? Ou, encore, plus simplement, comme le disait Leibniz « *Pourquoi il y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?* ».

Voilà une illustration rêvée de la dimension nouvelle que les découvertes du XX<sup>e</sup> siècle confèrent à la pensée scientifique. En effet, comment, de nos jours, s'interroger en scientifique à propos de la naissance de l'univers, sans mêler, au cœur d'une même réflexion, science, métaphysique, et même théologie ?

Car il faut bien reconnaître qu'en énonçant de telles questions, la

tentation est grande de remplacer les « que ? » par des « qui ? » et de dire, plutôt : « Qui a fait surgir l'Univers du néant ? ».

Après avoir fictivement rebobiné le grand film de l'histoire de l'univers pour tenter d'en décrire les premières fractions de seconde d'existence, les scientifiques estiment qu'à l'origine de tout, était une concentration d'énergie incommensurable. C'est à partir de cette énergie que se serait produit le fameux « big bang » ayant engendré les premières particules de matière.

... Mais de l'énergie venant d'où, transférée ou générée par quoi ?... « par qui ? », ne résisteront pas à dire certains.

Beaucoup voient, dans ce scénario, la manifestation d'un être transcendant.

L'Eglise catholique ne s'y est d'ailleurs pas trompée. Elle, qui s'est toujours montrée des plus réticentes à admettre les grandes théories scientifiques antérieures (héliocentrisme, évolutionnisme darwinien,...), elle n'a guère tardé à reconnaître officiellement

la théorie du Big Bang, tant la convergence était quasi providentielle avec la vision chrétienne créationniste. Comble d'anachronisme, la réhabilitation de Galilée n'eut lieu qu'une dizaine d'années après.

Il est encore bien d'autres mystères révélés par la physique moderne qui ont encouragé certains hommes – dont d'éminents scientifiques – à cultiver la vision d'un univers régi par une force transcendante le faisant s'acheminer vers une finalité bien établie dans laquelle s'inscrit notre apparition sur Terre. Selon ce principe dit « anthropique », l'Homme serait l'un des jalons incontournables du devenir universel.

La mécanique quantique fait sans doute partie des disciplines scientifiques contemporaines qui ont alimenté ce courant de pensée.

Bien qu'elle tire son nom des travaux sur les « quanta », menés, dans les toutes premières années du XX<sup>e</sup> siècle, par l'allemand Max Planck, cette branche de la physique a connu son véritable avènement dans les années 20.

La mécanique quantique se consacre à l'infiniment petit. Plus question de galaxies, d'étoiles ou de trous noirs ; nous parlons maintenant d'électrons, de photons, de quarks... bref de particules qui ne dépassent pas la taille de  $10^{-13}$  cm, c'est-à-dire un dixième de millième de milliardième de cm.

Tout notre environnement est constitué de ces particules, ainsi que notre corps et l'espace tout entier... y compris le vide que nous croyons deviner entre les objets. La physique quantique est donc une discipline ayant pour vocation de décrire notre quotidien, à une échelle d'observation microscopique.

Mais le monde atomique – et même subatomique – s'est révélé bien plus difficile à décrire et à comprendre, que notre quotidien ne pouvait nous laisser l'imaginer.

Lorsque nous observons des objets solides, qu'il s'agisse d'un caillou, d'un tronc d'arbre ou d'un corps humain, et que nous nous efforçons d'en imaginer les



constituants élémentaires, un réflexe nous pousse à prêter à ceux-ci les mêmes caractéristiques que celles que nous attachons à ces objets vus de l'extérieur. Comme ils nous apparaissent compacts, nous sommes enclins à penser que leur structure microscopique est très dense. Et bien, il n'en est rien !

Vous savez certainement que tous les objets solides sont constitués d'atomes et que ces atomes sont, eux-mêmes, constitués d'un noyau et d'électrons, les seconds gravitant autour du premier. Mais certains d'entre vous seront peut-être surpris des dimensions qui sont en jeu. Le noyau d'un atome n'occupe, en effet, qu'un milliardième de milliardième du volume total de cet atome. Si ce noyau avait la taille d'une tête d'épingle, d'un millimètre de large, les électrons, encore nettement plus petits que le noyau, voyageraient autour de lui, dans les limites d'une sphère de 100 mètres de diamètre... Trinh Xuan Thuan utilise cette image, peut-être plus évocatrice : c'est comme un grain de riz au milieu d'un stade de football, les électrons se déplaçant sur la ligne de touche.

En d'autres mots, la pierre, l'arbre, vous, moi... la matière, en général, est essentiellement constituée de vide...

Jusque-là, rien d'encore trop inaccessible à notre esprit rationnel.

Cela se corse, lorsque l'on s'attache à décrire et à prévoir le comportement des particules.

Pendant plusieurs siècles – et encore au début du  $xx^e$  –, une question divisait les physiciens : la lumière est-elle corpusculaire ou ondulatoire ?... Un véritable casse-tête, dans la mesure où la Nature fournissait, à cet égard, des indices plutôt contradictoires. Newton affirmait que la lumière était com-



posée de particules, tandis que son contemporain, Huygens, physicien néerlandais, était un tenant de la « thèse ondulatoire ».

La controverse fit rage, jusqu'à ce que l'anglais Thomas Young démontrât, au début du  $xix^e$  siècle, que la lumière se comporte bien comme une onde.

L'expérience qui lui permit de l'affirmer repose sur un mécanisme somme toute assez simple, mais qu'il est important que vous visualisiez bien pour la suite de l'exposé.

On projette de la lumière sur une paroi, dans laquelle on a pratiqué deux fentes verticales. On place, derrière cette paroi, une plaque photographique destinée à recueillir la lumière qui sera passée par les fentes. L'expérience consiste à comparer les images obtenues sur la plaque photographique, selon que l'on aura ouvert les deux fentes ou seulement l'une des deux.

Si l'on obture la fente de gauche, la lumière ne pourra traverser que la fente de droite et l'on verra se dessiner, sur la droite de la plaque photographique, une bande claire. En obturant la fente de droite et en ouvrant celle de gauche, on obtient exactement la même image, mais sur la gauche de la plaque.

Si la lumière était de nature corpusculaire, en ouvrant les deux fentes, il faudrait s'attendre à voir apparaître, sur la plaque, deux bandes claires, côte à côte.

Or, lorsque Young projette le faisceau lumineux sur sa paroi à deux fentes, la plaque photographique révèle, non pas deux bandes, mais une multitude de fines bandes claires et sombres en alternance.

Pour un physicien, ce dessin appelé « franges d'interférence », c'est la signature d'une onde.

Voilà la thèse corpusculaire de Newton balayée ! Si la controverse perdura envers et contre tout, il faut reconnaître que les découvertes scientifiques qui suivirent, dont celle des champs électromagnétiques par Maxwell, ne firent qu'asseoir le triomphe de la description ondulatoire de la lumière.

Pourtant, les « particules de lumières » existent ; ce sont les fameux « photons » baptisés ainsi par Einstein, qui fut leur découvreur.

La lumière serait donc à la fois onde et particule.

Doit-on vraiment s'en étonner ?... Et bien oui.

Bien sûr, les vagues d'eau aussi montrent des propriétés ondu-

toires. Mais à la différence de l'eau, la lumière n'acquiert pas son caractère ondulatoire, seulement lorsqu'un grand nombre de particules sont réunies.

Première révélation totalement sidérante de la physique quantique : lorsque l'on refait l'expérience des fentes de Young en diminuant l'intensité lumineuse du faisceau jusqu'à ne plus libérer qu'un seul photon toutes les 10 secondes, au bout d'un temps suffisamment long, on obtiendra exactement les mêmes franges d'interférence, sur la plaque photographique, que si l'on avait projeté un faisceau continu. Bref, ce n'est pas uniquement la lumière qui se comporte comme une onde, mais chacune des particules qui la composent.

Certains peuvent penser qu'il suffit juste de se le tenir pour dit, un point c'est tout... C'est qu'ils n'ont pas bien saisi l'étrangeté du phénomène. Car, si l'on y réfléchit bien, ça n'a ni queue ni tête !

Pour ceux qui auraient déjà « décroché », je vais expliquer une deuxième fois l'expérience, mais d'une façon légèrement différente et, j'espère, un peu plus parlante :

Nous projetons toujours la lumière, photon par photon, d'abord en n'ouvrant qu'une seule fente, ensuite les deux. Si l'on compare les plaques photographiques, on constate que, dès l'ouverture de la deuxième fente, les photons semblent avoir modifié instantanément leur trajectoire.

C'est comme si chaque photon lâché par le projecteur pouvait savoir, tout en passant par l'une des fentes, si l'autre fente est ouverte ou si elle est fermée.

En fait c'est encore pire que ça ! Car le photon ne modifie pas réellement sa trajectoire. Ce que

reflète l'apparition de franges d'interférence, c'est l'annulation entre les trajectoires de certains des photons émis.

En effet, comme vous le savez, les ondes sont constituées d'une succession de creux et de crêtes. Lorsque des ondes se rencontrent, ceux-ci se compensent ou se complètent. Là où l'on voit des bandes sombres sur la plaque photographique, les ondes des photons se sont annulées parce qu'un creux d'une onde s'est compensé avec une crête d'une autre onde.

La question qui se pose est alors : Comment les ondes de deux photons émis séparément à plusieurs secondes d'intervalle, peuvent-elles s'annuler, alors que le premier photon a déjà terminé sa course lorsque démarre le second ?

Il est impossible d'expliquer pareil tour de passe-passe. Cela dépasse forcément notre entendement.

Rassurez-vous, il y a près de quatre-vingts ans que cela dépasse également l'entendement des scientifiques qui travaillent dans ce domaine.

Car, si depuis des décennies, les équations de la mécanique quantique sont utilisées avec succès, aucun de ceux qui les manient ne comprend pourquoi leurs prédictions sont fiables, ni ce qu'elles impliquent comme représentation du réel.

Revenons à l'expérience des fentes de Young – maintenant familière –. Une variante de cette expérience a été conduite en remplaçant le faisceau lumineux par un faisceau d'électrons, c'est-à-dire de la matière.

Lorsque les deux fentes sont ouvertes, la plaque qui enregistre les différents points d'impact des électrons montre, de nouveau, des

franges d'interférence et, de nouveau, le résultat est le même, que l'on bombarde la paroi d'un flux continu d'électrons ou que l'on tire ces électrons un par un.

Les électrons, eux aussi, possèderaient donc un aspect ondulatoire. Quelle interprétation les physiciens quantiques ont-ils donné à cette propriété surprenante de la matière microscopique ? Et bien, ils l'ont traduite en termes de probabilités.

Cela implique que l'on ne pourra jamais prédire la position d'un électron, tout au plus pourra-t-on évaluer la probabilité qu'il se trouve à tel endroit plutôt qu'à tel autre. A chaque électron est associée une « onde de probabilité », aussi appelée « fonction d'onde ».

Fini de considérer que l'univers, au départ de données entièrement déterminées, a une destinée inévitable et unique !

Pour les déterministes, dont Einstein était, il s'agissait là d'une idée tout bonnement inacceptable. C'est à ce propos qu'il se serait écrié : « *Dieu ne joue pas aux dés !* ».

Pourtant, rien, à ce jour, n'est venu donner tort aux théories quantiques. Et le monde scientifique, tout entier, reste perplexe devant le mystère du choix que font les particules de suivre tel ou tel futur parmi toutes leurs évolutions possibles.

Certains physiciens sont même allés jusqu'à formuler l'hypothèse d'une démultiplication de l'univers en autant de versions qu'il y a de trajectoires possibles pour chaque particule. C'est la fameuse théorie des univers parallèles.

Dans chacun de ces univers parallèles, existerait un deuxième vous-même qui, à un certain moment de votre existence, a

suivi une voie légèrement différente. Dans certains de ces univers, ce double n'existe pas parce que, par exemple, il a été renversé par une voiture...

Si l'on suit cette théorie, il existe certainement un univers parallèle où vous coulez des minutes bien plus agréables parce que Monsieur le Bâtonnier, après avoir lu mon projet de discours, a tout fait pour me dissuader de vous parler de mécanique quantique.

Cette théorie des univers parallèles vous paraît des plus fumeuses?... Et bien pourtant, rien dans l'état actuel de la science ne permet de l'exclure totalement.

Suivant une autre théorie, il existe effectivement un nombre infini de versions possibles de l'univers découlant des différentes probabilités d'évolutions de chaque particule, mais une seule de ces versions finit par se matérialiser, faisant du même coup s'évanouir toutes les autres.

On dit que la fonction d'onde « s'effondre ».

N'aurait donc de réelle existence que l'univers que nous percevons, les autres demeurant à l'état de pure virtualité.

Mais pourquoi la fonction d'onde s'effondre-elle ?

Nous avons constaté que chaque électron avait un comportement ondulatoire. Dans l'expérience de la double fente, sa trajectoire ne pouvant être décrite qu'en termes de probabilités, il n'est pas possible de dire par laquelle des deux fentes il va passer. Tout se passe, en fait, comme s'il passait par les deux à la fois.

Mais alors, cela pourrait signifier qu'il ne s'annule pas avec l'électron tiré juste avant ou juste après, mais avec lui-même qui suivrait d'autres trajectoire...

L'ubiquité en physique ! « Impossible ! », pensèrent les expérimentateurs. Ils eurent donc l'idée de vérifier l'endroit de passage de chaque électron, en plaçant des capteurs à l'intérieur des deux fentes.

Chaque nouvel électron tiré n'étant détecté que par un seul des capteurs, ils crurent pouvoir réfuter l'idée selon laquelle un seul électron emprunte toutes les trajectoires possibles.

Mais lorsqu'ils se retournèrent pour regarder la plaque montrant les points d'impact de tous les électrons tirés... les franges d'interférence avaient disparu !

Ainsi, le seul fait d'observer l'électron pour connaître sa trajectoire précise suffisait à faire s'effondrer la fonction d'onde sous laquelle il se cache.

L'influence de l'observation sur le devenir des particules microscopiques a conduit le physicien allemand Werner Heisenberg à formuler son célèbre « principe d'incertitude », suivant lequel il est impossible de connaître à la fois la vitesse et la position d'une particule. En effet, pour mesurer ces paramètres, il faut diriger de la lumière sur la particule, ce qui en perturbe le mouvement.

Einstein considérait que cette impossibilité de mesurer, à la fois, vitesse et position d'une particule était uniquement due à l'imperfection de nos méthodes et de nos équipements. Pour lui, malgré notre incapacité à les mesurer, les particules avaient toutes, à un instant donné, une vitesse et une position précises.

Pourtant, toutes les expériences menées depuis lors ont donné tort à Einstein et prouvé que le principe d'incertitude formulé par Heisenberg est inhérent à la nature.

Très bien : de grands savants nous ont expliqué pourquoi les objets quantiques sont perturbés par l'observation et pourquoi il faut donc renoncer à en décrire la trajectoire précise. Mais nous restons toutefois sans réponse à la question posée juste avant : quelle est la description du réel qui correspond au caractère ondulatoire des particules, tant qu'on n'essaie pas de les observer ?

Cela reste une énigme...

Et les mystères de la physique quantique ne se réduisent pas à la problématique de la fonction d'onde. Parmi ses principes les plus troublants, ce sont peut-être ceux de non-localité et de non-séparabilité qui suscitent les interrogations les plus profondes.

La localité, en physique classique, c'est le principe qui explique qu'un système ne peut être influencé que par son entourage immédiat. C'est en application de ce principe que l'on peut, par exemple, calculer la vitesse de chute d'une pomme en faisant abstraction de la force de gravité de la lune bien, que cette force ne soit pas nulle. Le principe de séparabilité, lui, fait que l'on peut envisager les objets comme des entités distinctes les unes des autres, avec des propriétés qui ne sont propres qu'à elles.

L'un des plus grands paradoxes de la science moderne est que, dans le monde effervescent de l'infiniment petit, les particules ne peuvent être considérées comme formant des systèmes individuels, uniquement influencés par les particules voisines. Elles sont, au contraire, interconnectées entre elles, malgré de très grandes distances, de telle sorte qu'elles ne sont descriptibles que dans leur globalité.

Ainsi, certaines particules, bien qu'extrêmement éloignées, parta-

gent exactement la même destinée.

Vous pensez peut-être que je me contredis en parlant d'une destinée commune à deux particules, après vous avoir longuement expliqué que chacune d'elles a une infinité de devenirs possibles. Mais, souvenez-vous : lorsque l'on cherche à localiser une particule, un seul de ces futurs possibles se concrétise... Pour les particules jumelles dont je vous parle, dès que l'une d'elles est localisée, instantanément, la position de la seconde se matérialise, en symétrie avec la première.

Pourtant... la position de la première était totalement imprévisible et aucune forme de communication n'a pu se produire entre elles, au moment de l'observation. En effet, aucun décalage de temps n'est constaté entre les modifications d'état des deux particules, alors que, si un signal était émis de l'une à l'autre, il ne pourrait se propager, au plus vite, qu'à la vitesse de la lumière.

Cette invraisemblable instantanéité fait un peu penser à ces rites vaudous où l'on peut se venger de

ses ennemis, sans attendre, à coup d'aiguilles judicieusement plantées dans des poupées de chiffon.

Si le « flou quantique » sévissait à l'échelle humaine, nous ne serions qu'un essaim informe de particules en perpétuel mouvement. Nos corps seraient sans contours précis, échangeant matière et autres informations avec les corps voisins, à un rythme tellement trépidant qu'il ne serait plus possible de dire qui est qui... ou plutôt, où commence l'un et où finit l'autre.

N'en déplaisent aux esprits un peu tordus que cette image pouvait séduire – une grande « partouze quantique » –, notre expérience quotidienne n'est pas celle-là.

D'ailleurs, revenons à Descartes, « cogito ergo sum ». Jusqu'à preuve du contraire, ma pensée ne se mélange pas à la vôtre. C'est elle qui me fait conclure à l'existence d'un sujet, autrement dit d'une individualité pensante, irréductible à toutes les autres. Le flou quantique ne se brise-t-il donc pas sur cet écueil : mon ego pensant ?

Il est manifeste que notre monde, dès qu'il est examiné à petite

échelle, se montre totalement différent de l'image que nous en donne notre expérience quotidienne, voire même, sous certains angles, incompatible avec cette expérience. Quoi de plus difficile à admettre ?

Car, en fin de compte, c'est l'infiniment petit qui accouche de l'infiniment grand. Nous sommes tous constitués d'une collection d'atomes.

Alors, pourquoi les principes de physique qui gouvernent ces deux mondes ne s'accordent-ils pas ? Faut-il se résigner à l'idée d'une réalité paradoxale qui, plus elle est examinée dans le détail, plus elle nous fait l'effet d'un mirage ?

Le Duc Louis de Broglie, grand physicien du début du XX<sup>e</sup> siècle, usait d'une très jolie comparaison pour illustrer cette idée a priori si déconcertante : celle du tourbillon dans un cours d'eau. A une vingtaine de mètres, on le voit très nettement se détacher sur la surface de l'eau. On peut apercevoir ses contours et en évaluer le diamètre. Mais, plus on s'en approche et plus il est difficile de dire où se trouve la limite entre l'eau agitée du tourbillon et l'eau calme de la rivière.

Nous sommes à l'univers comme le tourbillon à la rivière : perçus, de loin, comme des entités distinctes, mais fondus dans le « grand tout », dès que l'on veut y regarder de près.

A la question de Leibniz : « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? », on serait bien tenté de répondre qu'il n'y a peut-être rien.

Sans aller jusque là, reconnaissons que les questions troublantes que suscite la théorie quantique devraient nous amener à remettre en question la fiabilité de notre perception du monde extérieur. Or, on observe davantage l'in-





verse : le crédit que l'homme attache aux données immédiates de l'expérience l'incite à se méfier de tous les arguments susceptibles de mettre ces données en doute.

Imaginons un prestidigitateur qui, sous nos yeux, casse un œuf dans un chapeau et retourne aussitôt le chapeau pour laisser s'échapper une gracieuse colombe... Nous venons d'assister là à quelque chose de scientifiquement inexplicable. Et bien, notre premier réflexe sera de supposer l'intervention d'un ingrédient surnaturel rendant possible ce dont la science ne peut répondre... Puisque nous l'avons vu !

Bien sûr, face à un prestidigitateur, notre culture nous incite à dominer ce réflexe : nous nous pinçons une bonne fois en disant : « Mais non, il y a un truc ! ». Mais, dans d'autres contextes, ne sommes-nous pas tentés de laisser la magie expliquer l'inexplicable ?

Certains des scientifiques qui ont participé à l'épopée quantique des années vingt ont sans doute, dans une certaine mesure, été pris à ce piège. D'abord incrédules devant le résultat de leurs recherches, ils ont renouvelé inlassablement leurs expériences et vérifié chaque étape de leurs calculs pour finalement en arriver à cette conclusion : « Il y aurait donc du

surnaturel dans la Nature !... Dieu n'était pas loin !

L'astrophysicien Arthur Eddington aurait dit que c'est aux alentours de l'année 1927 (année qui, avec le grand Congrès de Copenhague, a marqué la fondation officielle de la mécanique quantique) que « *la religion était devenue possible pour un scientifique raisonnable* ».

En dévoilant son étrangeté quantique, la nature semblait alors susurrer aux oreilles des hommes qu'au cœur de tout, était le spirituel et le divin.

Particulièrement réceptif à cette idée, Jean Guitton – comme d'autres penseurs chrétiens – a extrapolé nombre de principes de physique quantique jusqu'à une conception théologique de l'univers. Notamment, il se plaisait à penser que notre univers réel résulte de l'effondrement d'une sorte de « fonction d'onde universelle », somme de toutes les fonctions ondulatoires existantes imbriquées les unes dans les autres. Et il ne voyait bien sûr qu'une cause possible à cet effondrement de l'onde universelle : l'intervention d'un observateur extérieur... un observateur cosmique... unique et transcendant, indispensable à l'accomplissement de nos existences...

Niels Bohr, l'un des « papes » de la mécanique quantique des années vingt, n'a-t-il pas, lui aussi, à sa façon, participé d'une forme de découragement de la science, confrontée aux caprices de la Nature ?

Personne n'étant capable d'expliquer la transition entre les deux niveaux de réalité, quantique et classique, Bohr a fini par conclure qu'il suffisait de faire de cette discontinuité du réel un axiome de la physique moderne... une sorte de postulat qu'il a baptisé « *décohérence* ».

Heureusement, la plupart de ses confrères ne sont pas satisfaits de ce raccourci épistémologique et ont continué de s'interroger, sans relâche, sur ce qui leur paraissait être un paradoxe inadmissible. Grâce à eux, deux pistes se sont offertes.

Peut-être avez-vous déjà entendu parler de la théorie des « cordes »... C'est l'une des de ces deux pistes aujourd'hui explorées afin de réconcilier les deux physiques, classique et quantique. Selon cette théorie, les particules de matière, au lieu d'être de simples points mathématiques sans dimension, seraient de minuscules cordes, toutes identiques les unes aux autres. Les différences existant entre les particules ne tiendraient qu'au mode de vibration des cordes qui les constituent. Dans cette configuration, l'univers inclurait une dimension temporelle et neuf, voire dix dimensions spatiales. Les six ou sept dimensions spatiales cachées ne sont toutefois perceptibles qu'à la longueur de Planck, soit  $10^{-33}$  centimètres ; telle serait d'ailleurs la dimension d'une corde... Je n'irai pas plus loin dans l'exposé de cette théorie, d'abord parce qu'elle est bien trop complexe et ensuite parce qu'elle semble moins prise en compte actuellement.



La deuxième piste de recherche consiste à unifier le réel au départ de la mécanique quantique. Sous cet angle, la décohérence ne serait en rien ce phénomène fondamental proclamé par Niels Bohr, mais seulement la résultante d'un mécanisme d'interaction entre systèmes quantiques. En d'autres termes, la réalité que nous qualifions de « classique » ne serait que l'application des principes quantiques à des systèmes « ouverts », c'est-à-dire en interaction avec leur environnement. Or, contrairement aux particules inanimées qui peuplent le monde quantique et qui, elles, peuvent former des systèmes physiques complètement isolés, les objets macroscopiques – et parmi eux, les organismes vivants – sont des systèmes ouverts, interagissant constamment avec leur environnement. C'est ce qui expliquerait qu'à leur égard, la réalité prend les allures classiques que nous percevons.

Si l'observateur fait s'effondrer la fonction d'onde quantique, ce serait uniquement parce qu'en observant, il jette un pont entre le système quantique observé et l'environnement extérieur dans lequel lui-même est immergé.

L'effondrement de l'onde universelle pourrait donc parfaitement ne résulter que d'une interaction entre les différents sous-systèmes de l'univers. Plus besoin, dans ce cas, d'imaginer que l'univers tout entier doive faire l'objet d'une observation extérieure pour pouvoir exister tel que nous le connaissons... n'en déplaise à Jean Guilton.

Mais il reste aux théologiens ou aux philosophes déistes d'autres arguments favorables à l'existence d'un principe transcendant.

D'abord – nous l'avons vu – la naissance de l'univers. Souvenons-nous que le schéma selon lequel l'univers a un commencement est conforme au scénario créationniste de l'Eglise.

Mais la théorie du Big Bang atteint-elle réellement ce commencement ?

Les physiciens actuels parviennent à approcher mathématiquement l'origine de l'univers jusqu'à une singularité initiale, appelée le temps de Planck, qu'ils situent à  $10^{-43}$  secondes après le Big Bang. A ce moment, l'univers est une sphère de  $10^{-33}$  centimètre de rayon.

Ce temps de Planck constitue une sorte de mur de la connaissance, aussi appelé « mur de Planck ».

Au-delà, le couple espace-temps cesse d'exister... parce que le temps lui-même disparaît.

Comme Einstein l'a démontré, le temps est écrasé par l'accroissement de la force de gravité. C'est là que gît le problème : au-delà du mur de Planck, la gravité devient tellement forte que le temps n'est pas seulement « écrasé » ; il n'est plus.

En tentant de remonter jusqu'au temps zéro, on atteint donc un moment avant lequel la notion de temps n'a tout simplement pas cours. Il n'y a pas d'avant, pas de maintenant, pas d'après... Dès lors, parler de « commencement de l'univers » a-t-il encore un sens ?

Autre argument de poids : l'apparition de la vie.

Certaines affirmations lues sous la plume de grands scientifiques sont en effet extrêmement interpellantes. Par exemple :

*« La précision du réglage des conditions initiales et des constantes physiques qui ont concouru à l'apparition d'un observateur dans l'univers est comparable à celle qu'il faudrait à un archer pour toucher une cible de 1 cm<sup>2</sup> placée à l'autre bout de l'univers, c'est-à-dire à 15 milliards d'années-lumière. »*

Ou encore :

*« La probabilité pour qu'un millier d'enzymes différents se rapprochent de manière ordonnée jusqu'à former une cellule vivante (au cours d'une évolution de plusieurs milliards d'années) est de l'ordre de 10 exposant mille contre un ».*

Et d'aucuns d'ajouter : « autant dire que cette chance est nulle. »

L'un des découvreurs de l'ADN, Prix Nobel de Biologie, n'a-t-il pas conclu, lui-même, que l'origine de la vie paraissait tenir du miracle, tant il y a de conditions à réunir pour la mettre en œuvre ?

Loin de moi, bien sûr, l'idée de prétendre donner une quelconque explication à cette surprenante émergence de la vie... Je voudrais seulement m'insurger contre un procédé qui, intellectuellement, me paraît critiquable et qui consiste à affirmer que tient du miracle – et donc du surnaturel – ce qui n'avait qu'une chance infime de se produire et s'est pourtant produit.

... A suivre un tel raisonnement, l'on devrait accuser de sorcellerie tous les gagnants du Lotto !

Et puis, n'est-il pas prétentieux de considérer que si notre existence n'avait pas été possible (peut-être parce qu'une seule des constantes physiques universelles aurait été très légèrement différente), l'univers serait resté indéfiniment vide et stérile ?

Tout ce que l'on peut affirmer c'est que nous, nous ne serions pas là... Y aurait-il eu quelque chose d'autre... et quoi?... Nul ne peut prétendre le deviner.

Quant à savoir pourquoi la matière inerte tend spontanément à se structurer pour composer des systèmes toujours plus complexes et, finalement, des êtres vivants, si l'on ne peut véritablement l'ex-

plier, faut-il pour autant crier au miracle ?

Bravant l'interdit divin, Adam et Eve ont mordu dans le fruit de l'arbre de la connaissance, mais la prophétie du serpent s'est-elle accomplie ? Leurs yeux se sont-ils dessillés ?

La science a-t-elle permis de lever le voile sur toutes les réponses dont l'être humain est en quête ?... Non.

Certes, les hommes scrutent la nature, guettant le moindre indice pouvant corroborer la conception personnelle que chacun cultive de l'univers. Mais à trop attendre de cette observation, ne finissent-ils pas tous par prendre leurs désirs pour des réalités ?

Aucune des découvertes scientifiques du dernier siècle, qu'elles relèvent de la mécanique quantique, de l'astrophysique ou de la biochimie, ne me paraît établir un quelconque principe de transcendance. Les arguments que certains disent en tirer ne sont, à ce stade, que pétitions de principe ou, dans le meilleur des cas, conclusions hâtives.

Mais faut-il attendre de la science qu'elle confirme ou, au contraire, invalide les présupposés de la religion ?

Rien ne dit qu'elle puisse jamais le faire.

Toutes les réponses demeurent possibles : l'idée d'un être transcendant ayant programmé nos destinées, celle – inverse – d'un principe directeur immanent à la nature elle-même, ou encore celle d'un univers engendré par le seul hasard...

La foi religieuse qui anime certains scientifiques est sûrement une brillante démonstration de l'incapacité de la science à pénétrer ce domaine intime de la pensée humaine.

Pourtant, s'il n'existe aucune incompatibilité avérée entre science et religion, ce phénomène reste difficilement compréhensible à mes yeux.

Bien sûr, je crois comprendre les motivations qui sont à l'origine de la foi, le rôle qu'elle peut jouer et je puis même, en un certain sens, reconnaître à l'absolu dont elle se pare une forme de beauté.

Non, ce qui me sidère – et me fascine – c'est qu'un même individu puisse, d'une part, affirmer sa foi en Dieu, et d'autre part, raisonner en scientifique.

Notez bien que, par foi religieuse, j'entends la croyance a priori en des vérités révélées et absolues, qui, par définition, ne souffrent aucune remise en question de la part de ceux qui y adhèrent.

Il est certain que, de nos jours, nombre de croyants n'attachent plus à l'objet de leur foi la même intangibilité. Ceux-là acceptent d'assez bonne grâce de se départir de certains des dogmes proclamés par leur religion ou de certaines lectures littérales des textes sacrés, parce qu'ils les estiment inconciliables avec les connaissances mises au jour par la science.

Cependant, cette ouverture d'esprit – ô combien estimable – n'implique-t-elle pas la négation du fondement essentiel de la religion qu'ils disent embrasser ?

D'autres fidèles, que l'on pourrait qualifier de « purs et durs », ne s'autorisent pas à conférer des degrés variables d'intangibilité aux vérités qui leur sont professées.

Il est des collèges de l'Oklahoma, où l'on continue imperturbablement d'enseigner à des adolescents que l'homme a été fabriqué le 6<sup>e</sup> jour de la création et que le tour des poissons était venu trois jours plus tôt, ... juste après les oiseaux.

La science a proclamé sa soumission aux principes de la vérification et de la discussion critique.

Ainsi que le soulignait Karl Popper, ce n'est qu'au prix d'expériences sans cesse renouvelées visant à démontrer sa fausseté, qu'une proposition scientifique sera – provisoirement – reconnue comme vraie.



Bien sûr, le « dialogue expérimental » entre la science et la nature ne peut avoir lieu que dans le langage choisi par l'expérimentateur. Celui-ci ne pourra interpréter le résultat de son expérience que par référence à l'hypothèse qui lui a servi de guide.

La culture à laquelle appartient le scientifique (dans toutes ses composantes : linguistique, philosophique et éventuellement religieuse) constitue donc toujours l'étalon de mesure de la réponse fournie par l'expérience.

Toutefois, la démarche suivie n'en demeure pas moins une humble tentative de vérification d'une hypothèse.

Or, la foi – telle que je l'ai définie – est contraire au concept d'hypothèse.

On me répondra que la question religieuse, ne saurait, par essence, faire l'objet du dialogue expérimental que la science veut établir

avec la nature, puisque c'est la nature qu'elle prétend interroger et non Dieu lui-même.

Pourtant, nous l'avons vu, la frontière séparant les réflexions menées par la science et celles d'ordre métaphysique ou théologique est de plus en plus floue... et mobile.

Si la science ne parvient pas à soumettre certaines questions à la vérification expérimentale, cela signifie qu'aucune des réponses possibles ne peut être confirmée.

N'est-il pas singulier, dès lors, devant un éventail de possibilités, d'ériger l'une d'elles au rang de vérité absolue ?

Une certaine cohérence intellectuelle n'exige-t-elle pas de ceux qui disent s'astreindre à la rigueur scientifique qu'ils raisonnent en toutes choses comme ils le font à l'égard de la Nature, c'est-à-dire en termes d'hypothèses... dussent-ils ensuite, au gré de leur

intuition, laisser se dessiner un penchant pour l'une de celles-ci ?

... Quel gage de tolérance, avouez-le, que de suivre cette invitation !

Regardez autour de nous.

Regardez derrière nous...

Les certitudes, les thèses triomphantes engendrent si souvent la mort.

Au monde des idées, il n'y a que des hypothèses pour coexister en paix.

Le doute qu'elles portent en elles fait leur beauté, leur dignité et, finalement, leur force.

... une force à laquelle une thèse ne pourra jamais prétendre, elle qui n'est rien sans sa démonstration ou, à défaut, ... la violence.

(N.B. : La réplique de Monsieur le Bâtonnier a été publiée dans le bulletin de l'ordre du mois de janvier n° 11)

**Nouveau**

## Collection de droit social



### Le télétravail à domicile

par Frédéric ROBERT, *avocat spécialisé en droit social*

Préface de Laurent TASKIN, *assistant d'enseignement et de recherche à l'Université catholique de Louvain (IAG)*

Cet ouvrage clarifie la situation juridique du télétravailleur à domicile au regard de la législation sociale nationale mais aussi européenne. L'accord cadre européen sur le télétravail est examiné tout au long de cet ouvrage.

2005 • 240 p. • 16 x 24 cm • 66,00 €

Consultez et commandez en direct sur [www.larcier.com](http://www.larcier.com)



Informations et commandes :

LARCIER c/o Accès + sprl • Fond Jean-Pâques 4 • B-1348 Louvain-la-Neuve  
 ☎ (010) 48 25 00 • 📠 (010) 48 25 19 • e.mail : [acces+cde@deboeck.be](mailto:acces+cde@deboeck.be)



## LEXel Win, Logiciel de gestion intégré

Spécifiquement conçu pour la gestion de **VOTRE** activité, notre logiciel **LEXel Win** est le fruit de 20 années d'expérience au cœur des professions juridiques. Disponible en version monoposte ou réseau **LEXel Win** intègre l'ensemble des fonctionnalités indispensables à une gestion intelligente et proactive de votre cabinet.

Résultats : aucune perte de temps, une traçabilité exemplaire des dossiers et une réponse immédiate aux exigences les plus strictes. L'intégration des dernières technologies: Télétravail, intégration des fichiers extérieurs aux dossiers, compatible avec la dictée vocale, ..

**LEXel Win** c'est:

- Un puissant module de gestion des **dossiers et intervenants**,
- Une **comptabilité intégrée** en personne physique ou en société,
- Une liaison simple avec votre **electronic Banking**,
- Une gestion de type "**time sheet**" alliant rigueur et souplesse,
- Un **agenda partagé** compatible avec MS Outlook et ordinateurs de poche,
- Un module dédié aux **Calculs**,
- La fusion **courrier** la plus rapide sur le marché,
- Un module **administrations provisoires**,
- De puissants outils de **contrôle** embarqués en standard,
- Une gestion stricte et personnalisable des **droits d'accès**,
- Un module optionnel **Curatel**,
- Un module optionnel **Créances & FrontLex(\*)** pour les dossiers "contentieux",

**(\*)FrontLex** est la **première** véritable application e-Business permettant à VOS clients "contentieux" de suivre "en ligne" l'évolution des dossiers qu'ils vous confient.

Par une maîtrise constamment actualisée des nouvelles technologies ainsi que par une écoute permanente des besoins de ses clients, PYRAMIQ vous propose une gamme complète de solutions adaptées et est fière, aujourd'hui, de vous annoncer la sortie de **Strad@**.



## NOUVEAU: Gestion des connaissances

Résultat de la collaboration entre **DBiT**, membre du groupe De Boeck et **Pyramiq**, deux grands spécialistes de l'informatique pour avocats, **Strad@** constitue la solution tant attendue en terme d'accès à l'information.

**Strad@**, c'est:

- Un accès rapide et sécurisé à toutes les sources d'informations: interne ou externe, sources publiques consolidées par DBiT en un espace unique sur le Web, contenu juridique Larcier,...
- Un partage ciblé de l'information,
- La transformation de vos connaissances accumulées en un savoir exploitable,
- La valorisation de l'information stockée,
- Un archivage intelligent,
- Un outil de recherche puissant et efficace,
- Une interface intuitive,
- Un large éventail d'options de recherche,
- Une qualité des sources d'information garantie,
- Une indexation automatique,
- Un très haut niveau de personnalisation,
- Le respect total de vos habitudes rédactionnelles,
- 24 langues supportées,
- Un déploiement rapide et sur mesure.

[Http://www.pyramiq.be](http://www.pyramiq.be)  
[info@pyramiq.be](mailto:info@pyramiq.be)



Recevez **GRATUITEMENT** et sans engagement un jeu de codes d'accès complet au premier portail juridique belge en nous adressant une simple demande à [info@pyramiq.be](mailto:info@pyramiq.be)

# Remise de prix

*Maître **Julie COSTE** reçoit des mains de Maître Bertrand le Prix Julia Grandry qui récompense chaque année une jeune avocate de moins de dix ans de barreau dont l'action en faveur des justiciables a été particulièrement remarquée.*



*Le Prix de la Presse des Anciens Présidents du Jeune Barreau est attribué cette année à Madame **Cécile ROYEN** pour le travail qu'elle a accompli afin de couvrir le procès Dutroux dans les colonnes du Vif-l'Express.*

Art Floral

J. DOBBELSTEIN

bd. de la Souvenière, 142 - 4000 Liège - tél.04/221.15.98



**BRUYLANT**

L'éditeur du livre et de la revue  
juridiques en Belgique

**La Librairie est ouverte  
du lundi au vendredi de 8h30 à 17h30**

Rue de la Régence 67, 1000 Bruxelles  
Tél. 02/512.98.45 Fax 02/511.72.02  
info@bruylant.be

**Consultez et commandez nos ouvrages sur :  
WWW.BRUYLANT.BE**

Dupont  
OPTICIENS

63, rue Saint-Gilles  
4000 Liège

Tél. 04 223.28 68  
Fax 04 223.28.38



**CHANEL**

## A lire: «Le droit sans la justice»

Il y a quelques années, paraissait «*Le Cap des Tempêtes*» aussi dénommé «*Essai de microscopie du droit*»<sup>(1)</sup>. Avec ce livre, Lucien François entendait formuler une théorie et plus exactement sa théorie générale du droit qu'il enseigna pendant plus de trente ans au sein de la Faculté de droit de l'Université de Liège. Le 8 novembre 2002, à l'initiative de quelques-uns de ses amis et collègues, s'est tenue une journée de réflexion autour de ce livre. Cette démarche se voulait à la fois un hommage au Professeur d'université qui accédait à l'éméritat, mais aussi une occasion de susciter la réflexion sur les tenants et les aboutissants de sa théorie.

Pour ne pas perdre trace du travail fructueux accompli au cours de cette journée, ses organisateurs ont décidé de publier un ouvrage. Celui-ci se décline à l'image de l'organisation de cette journée. La première partie du livre est consacrée aux contributions qui eurent lieu la matinée. Ces contributions comprennent celle de Lucien François lui-même sous la forme d'un texte en addenda «*La révolution selon le droit*» où il questionne la compatibilité (paradoxale ?) de la révolution avec le droit. La deuxième reprend une liste de questions qui furent soumises à Lucien François au cours de l'après-midi et auxquelles sont jointes les réponses qu'il y donna.

«*Une des raisons qui m'ont poussé à écrire Le Cap des Tempêtes a été que, comme l'analyse du discours judiciaire le montre autant que celle du discours politique, les "décideurs" sachant fort bien que toute déci-*

*sion risque d'être contestée ou du moins expose son auteur à d'embarrassantes demandes de justification, tendent d'instinct à se prémunir contre la responsabilité de leurs choix en s'avançant sous le couvert de prétendus faits indiscutables et en imputant à la nature des choses ce qui est décisoire. Il y a là une prestidigitation dont ce n'est pas réfuter d'admirer l'ingéniosité que d'étudier les tours variés et les divers trucs*» commente Lucien François en répondant à Nicolas Thirion qui l'interrogeait entre autre sur la remise en cause de la distinction entre le fait et le droit dont chaque juriste paraît inévitablement dépendant.

Le Professeur Robert Jacob s'atèle quant à lui à démontrer, au terme d'un savoureux parcours d'anthropologie juridique, l'origine historique du terme «*droit*» qui s'est développé par opposition à celui de «*tort*». Et de souligner qu'une histoire systématique de la distinction du fait et du droit n'a jamais été tentée et reste à découvrir. Une réflexion qui rejoint le propos du cap des Tempêtes qui s'attarde sur la nature juridique tantôt d'une chose, tantôt du concept de nullité ou encore de personne morale.

Quant au philosophe Edouard Delruelle, il rappelle avec brio l'anecdote mise en scène par saint Augustin où un pirate tombé sous le pouvoir d'Alexandre le Grand lui réplique : «*parce-que je n'ai qu'un frêle navire, on m'appelle corsaire, et parce que tu as une grande flotte, on te nomme conquérant*». Seize siècles plus tard, la pertinence de ce credo

reste d'une actualité brûlante. Le droit contiendrait-il quelque chose de plus, un substrat moral par exemple, que l'injonction du brigand qui en serait, elle, privée ? C'est là tout l'enseignement de Lucien François qui, pour arriver au terme de sa théorie, n'hésite pas à recourir à des néologismes de sa création comme le «*jurème*» ou à des termes auxquels il donne une toute autre acception tel celui de «*nimbe*».

On lira enfin avec attention la contribution de Philippe Gérard s'attachant à distinguer, au travers du concept de la légitimité cher à Kelsen, la véritable obligation juridique d'un simple rapport de force entre deux personnes. Car c'est au fond là que se fait ou se défait tout le nœud gordien du Cap des tempêtes, suivant que l'on accompagne ou non son auteur dans les méandres de sa pensée radicale positiviste.

Emportez ce livre à la mer ou la montagne, lisez-le assis de préférence face au paysage, questionnez sans relâche vos préjugés normatifs, vous verrez, vous ne vous élèverez que mieux.

*Eric Therer*

«*Le droit sans la justice*», Actes de la rencontre du 8 novembre 2002 autour du Cap des Tempêtes de Lucien François, sous la direction de Edouard Delruelle & Géraldine Brausch, Bruylant/L.G.D.J. 2004, 184 pages.

(1) L. François, *Le cap des tempêtes. Essai de microscopie du droit*, Bruylant/L.G.D.J., Bruxelles/Paris, 2001, 332 pages.

Réservé à ceux et celles qui portent la robe.



Privalis est un ensemble de produits et services ciblés, proposés par ING et spécialement conçus pour les professionnels de la justice. Si la majorité des clients Privalis portent la robe, tous les acteurs de la justice, avocats, magistrats, notaires, huissiers et greffiers se voient aussi proposer un service de qualité et une relation personnalisée dans le cadre de leurs activités professionnelles. En développant pour vous une gamme de produits et services exclusifs, nous poursuivons un seul objectif : répondre à vos attentes spécifiques et vous proposer les outils financiers indispensables à la gestion de vos différents métiers.

# PRIVALIS

Lawyers' Financial Services

Nos conseillers sont à votre disposition, chaque jour de la semaine, de 8 à 20 heures  
Tél.: 02 464 630 2 - Fax: 02 464 630 9 - [desk@privalis.be](mailto:desk@privalis.be) - [www.privalis.be](http://www.privalis.be)

ING 



Le DVD de la revue  
"Les victoires de la Justice"  
est enfin disponible !



**En vente au prix de 15 euros**

**au secrétariat de la CLJB, rue du Palais 66  
(tél: 04/ 232 56 72 - fax: 04/ 232 56 80)**

VRANKEN  POMMERY

B E L G I U M

Histoires de Vin - Vranken Pommery Liège  
Avenue Blonden 76 | B-4000 Liège  
Tél. : 04/252.65.56 | Fax : 04/252.40.20

E-mail : [info@vranken.be](mailto:info@vranken.be)  
[www.vranken.be](http://www.vranken.be)

[www.pageup.be](http://www.pageup.be)

# La revue en revue

## *Disons-le d'emblée : j'ai aimé la revue 2004-2005 !*

J'ai aimé la revue parce que, enfin diront d'aucuns, nous avons vu poindre à l'horizon ces anciennes traditions mi-drôles, mi-sérieuses, moqueuses et tendres, ironiques et délicatement méchantes qui font le sel même d'une revue digne de ce nom.

Ce ne sont pas Jarry (L.) et Jean-Paul (T.) qui me démentiront, princes consorts de la censure censurée des revues et bulletins, pères fouettards jouant comme une antienne d'une langue méchante et ronde comme boule dans les quilles. De Maître F.B. à Maître B.A., du B. de Pise à « *midi moins dix* », nous tous voyeurs en avons eu notre content et c'est tant mieux.

En mots toujours, avant même les grands airs, Bernard PERIN joue

les classiques, indémodable et drôle, hilarant même en vice-Bâtonnier décoiffé et florentin, Vincent THIRY tel qu'en lui-même au sortir de quelque Cour obscure.

Olivier VANDEN HEYNDEN frappe fort, très fort. Il s'amuse, c'est un vrai plaisir. Et s'offre deux trophées, dont celui – incomparable – du président PIRENNE, à jamais pirennisé...

Jean-Pierre JACQUES, excellent tailleur de croupières à un certain M-L L. dont je ne veux écrire le nom, nous aura donné ce qui – acceptons-en l'augure – n'est qu'un amuse-bouche !

Dans les vieux et moins vieux routards relevons Jean-Do FRANCHIMONT, Nicolas ANTOINE et

Bernard NOWAK (et si...) qui à eux trois ont planté un duo sublime et de haut vol, Isabelle HOCK (ah nostalgie...) qui, avec Bernard PERIN encore, nous a décoiffés de ses airs d'opéra sur les dessous d'Oupeye qui resteront longtemps dans les tablettes, ainsi qu'André TIHON et Mabeth BERTRAND, piliers inépuisables qui – lorsqu'ils n'écrivent pas – sont des Montand ou des Ferré (et même en d'autres temps des Barbara) à l'organe superbe. Sans compter l'adoubement des jeunes par les anciens, quand Mabeth BERTRAND engage Patrick MBAYA KAPITA sur le chemin pentu des couples improbables...

Et puis, n'est-ce pas, la revue c'est aussi les jeunes pousses, la relève, voire la rehausse. Alors là...





Les Stéphanies (VRANKEN et CRAHAY), les Sophie PIED-BOEUF et Adeline RÖMER (aussi bien au violon qu'à l'entrechat et au micro), Annick MONSEUR (sexy à souhait en gardienne à matraque hard) ou Isabelle COLLARD sont tout bonnement magnifiques.

Certaines sont hilarantes, d'autres étourdissantes.

Elles ont fait tellement peur à nos si brillants jeunes confrères qu'un seul sans doute a vraiment osé se mesurer à elles. Et avec quel talent. C'est qu'Alex DAMMOUS doit avoir fait ça toute sa vie : Monsieur Loyal, homme orchestre, fil rouge, on en oublierait presque qu'il n'est qu'avocat !

Impossible de citer tout le monde bien sûr. Mais une mention spéciale s'impose encore pour Nicolas ANTOINE (il est partout, excellent en régisseur et lutin déjanté permanent), Stéphanie CRAHAY (auteur également des chorégraphies qui ont jalonné – pour ne pas dire vertébré – le spec-

tacle), Bernard NOWAK (dont les jambes ont porté le plus long bis de sa longue carrière) et Philippe LIBOIS (qui, décidément, assure la pérennité de la revue avec les autres membres de l'orchestre tant par leur incomparable talent que par une gentillesse et un sang-froid souvent mis à l'épreuve).

Eric THERER (ouf !) et Raphaël DAVIN peuvent souffler, après avoir éreinté l'oratrice du jour : non seulement ils l'ont fait parler, mais il a fallu qu'en plus ils la fas-

sent chanter. C'est vrai qu'avec France LAUSIER, décidément, on en veut toujours plus...

Bon ! Vivement l'année prochaine, et la prochaine revue copieusement décensurée.

Bon sang ne peut mentir, et E.T. (pas l'autre mais son cousin, le futur président) démentir.

Non ?

*Eric LEMMENS*





# PIGMENTEZ VOS IMPRESSIONS !



## IMPRIMERIE MASSOZ

rue du Parc, 44 • 4432 Ailleur  
tél. 04 247 00 00 • fax 04 247 01 58 • rnis 04 247 57 78  
m a s s o z @ m a s s o z . b e

A l'avant-garde de la haute technologie, MASSOZ est votre partenaire en communication. Brochures, dépliants, rapports annuels, magazines, affiches, créations graphiques, nous mettons notre Savoir-faire à la hauteur de votre Imagination.



# Caisse de prévoyance

des avocats, des huissiers de justice  
et autres indépendants asbl

**La Caisse de prévoyance des avocats, des huissiers de justices et autres indépendants, le partenaire privilégié pour la constitution de votre pension complémentaire :**

- le taux de capitalisation le plus avantageux du marché
- les frais de gestion les plus bas du marché
- les participations bénéficiaires les plus élevées du marché.

**La Caisse de prévoyance des avocats, des huissiers de justices et autres indépendants**, vous propose une pension complémentaire à votre mesure, qui, conformément à la loi-programme du 24 décembre 2002 entrée en vigueur en 2004, vous donne le choix entre :

- une convention *ordinaire* de pension  
(constitution de votre pension complémentaire)
- une convention *sociale* de pension  
(constitution de votre pension complémentaire *assortie d'avantages de solidarité*).

Pour l'année 2004 – et en fonction du niveau de vos revenus professionnels – vos cotisations maximums, fiscalement déductibles à 100 %, sont fixées :

- pour une convention ordinaire, à 2.412,28 €
- pour une convention sociale, à 2.774,12 €

**Votre pension complémentaire vous sera d'autant plus profitable  
que vous aurez cotisé longtemps !**



Avenue de la Toison d'Or 64 • 1060 Bruxelles

Tél. : 02 534 42 42 • Fax : 02 534 43 43

info@cpah.be

www.cpah.be (à consulter à partir du mois d'octobre)